

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

SOMMAIRE

Septembre 2024 n°364

- 2 **ÉDITORIAL**
Un peu d'olympisme dans un monde de folie !



- 4 **PHILOSOPHIE**
L'impératif catégorique de Kant expliqué à ma fille



- 7 **SOCIÉTÉ**
Tous sous emprise ?
- 11 **PHILOSOPHIE**
Qui ne rêve d'immortalité ?
- 13 **SCIENCES**
L'humanité a-t-elle failli disparaître, il y a 900 000 ans ?
- 16 **SOCIÉTÉ**
Êtes-vous « mélioriste » ?



- 17 **PRATIQUES PHILOSOPHIQUES**
10 # L'élévation de la conscience
- 19 **CULTURE**
Symbolisme du désert

Un peu d'olympisme dans un monde de folie !

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole France



Les jeux Olympiques clos, les Jeux paralympiques à leur tour ont enflammé la France dans un élan d'enthousiasme et de ferveur collective qui nous a fait du bien à tous. Toutes tendances confondues les journaux s'étonnent de cet impossible réalisé, de cette étrange mystique, lumineuse comme un jardin d'Éden aux couleurs tricolores, comme l'écrit *Libération* : « À Paris, ces jours-ci, s'entremêlent sans animosité ni rancœur les milieux sociaux, les générations, les genres, les identités, les origines et cela fait un bien fou... ce rêve absolu restera à jamais symbolisé par cette vasque lumineuse qui, chaque soir s'élève lentement au-dessus du jardin des Tuileries, provoquant une émotion difficile à décrire, comme si toute la lourdeur du monde s'évaporait d'un coup... peut-être avons-nous justement aimé cette ville et ces Jeux parce qu'ils incarnaient une parenthèse de légèreté et d'enthousiasme dans un monde devenu fou et cruel...».

Oui, notre monde à bien des égards semble fou, mais cette fête olympique a semé une graine d'espérance toute aussi folle, tout devient possible quand la flamme d'un idéal unit les Hommes dans un élan puissant qui transcende les différences. Cet idéal symbolisé par la flamme, pilier du cérémonial olympique qui relie tous et toutes autour de trois valeurs « amitié, respect, excellence » ne se réduit pas au sport, il peut s'appliquer à

chaque aspect de la vie quotidienne pour le transformer, l'éclairer, comme la France le vécu durant ces quelques jours...

Car si durant un temps trop court Paris devint Olympie, il nous appartient maintenant d'aller plus loin, de montrer que la leçon s'est gravée dans nos cœurs, que nous avons fait nôtre la devise paralympique qui dit l'indicible et donne la clef en quelques syllabes magiques : « Esprit en mouvement ».

Oui, nous avons besoin de cette magie, de cet esprit en mouvement qui, à travers le dépassement, s'affranchit des limites quotidiennes, pour transformer victorieusement les corps et les psychés. Car rien de tout cela ne fut improvisé, tout fut anticipé pendant des années, des années de travail, de détermination, de préparation pour offrir au monde le meilleur au service d'un récit magique.

Comme l'écrit le *Figaro*, le seul matériau du sport est « la personne humaine, qui vient, avec son corps, son esprit et son âme livrer le geste juste. Dans son effort, le champion n'est pas dispersé. Il est unifié autour de ce seul geste par la vertu de l'attention qui fixe le temps ». Alors, ouvrons les yeux, ce n'est pas vrai uniquement pour le sport, mais pour toutes les choses importantes qui touchent à la personne humaine... Osons, nous aussi l'impossible !

Pour que l'esprit des jeux ne s'estompe pas, gardons l'élévation, devenons des athlètes de l'âme, amenons un peu de philosophie, un peu de bonheur dans ce monde en folie. Car comme dit Jankelevitch : « On peut vivre sans philosophie, sans musique, sans joie et sans amour. Mais pas si bien... ».

Alors oui, devenons philosophes pour assumer nos handicaps et nos difficultés, nos entraves certes, mais aussi notre force, notre puissance, notre joie, notre détermination. Comme l'a dit Tony Estanguet (1), lors du discours d'ouverture des Jeux paralympiques : « On vous a souvent fait la liste de tout ce que vous ne pouviez pas faire... ce soir débute la plus belle des révolutions... vous vous battez pour une cause qui vous dépasse. Mais vos armes à vous, ce sont les performances. Parce que quand le sport va commencer, on ne verra plus des femmes et des hommes avec un handicap, on vous verra vous : on verra des champions. À chacune de vos victoires, le monde va progresser. Une révolution douce, mais qui va changer chacune et chacun d'entre nous en profondeur, pour toujours. Une révolution individuelle, mais avec une portée universelle ».

Alors, oui faisons des performances, le champ des possibles est tellement grand ...

Repoussons les limites de notre cœur, pour que notre bonté s'étende même à ceux que nous ne connaissons pas encore, repoussons les limites de notre ignorance pour découvrir d'autres facettes de la Beauté à travers l'Art sous toutes ses formes, d'autres facettes de la vérité à travers l'étude, bref dans ce changement de perspective, devenons généreux pour nous-mêmes et pour les autres en nous laissant grandir en humanité, à travers notre humble, mais persévérant travail philosophique quotidien. Car, quelle plus belle philosophie que celle qui parle au cœur et que chacun peut comprendre et pratiquer ?

Oui, comme l'a écrit le *Monde* : « L'immense majorité des Français a envie de savourer plus que de dénigrer, d'aimer plus que de haïr, de célébrer le beau, le divers, le grandiose. » Plus qu'une prise de conscience, c'est une révélation, il n'y a pas de honte en philosophe, à se battre contre soi-même, et à rendre possible l'impossible. On en devient plus humain. ■

(1) Président du Comité d'organisation des Jeux Olympiques de Paris 2024

© Nouvelle Acropole

L'impératif catégorique de Kant expliqué à ma fille

Fabien AMOUREUX

Formateur en philosophie à Nouvelle Acropole



Kant est peut-être le penseur le plus influent de l'époque des Lumières. Son œuvre parachève le triomphe de la raison sur l'obscurantisme des siècles qui l'ont précédé. Mais cette victoire cache, en vérité, un formidable aveu d'humilité. Avec Kant, c'est l'empire, certes, mais plus encore les limites de la raison qui sont établies. Pour les 300 ans de sa naissance, revenons sur le concept clé de sa morale : l'impératif catégorique.

- Marie, à table !... Marie ?... J'ai dit : à table !
- ... Tu m'entends, Marie ?... Allez, dépêche-toi, le repas est prêt.
- Qu'est-ce qu'on mange ?
- Des raviolis.
- Tu aurais dû le dire ! Si j'avais su que c'était trop bon, je serai venue tout de suite !

Voilà un exemple de raisonnement non kantien vécu avec ma fille de cinq ans. Comme tous les pères, j'ai été confronté à la nature instinctive de mon enfant qui passe à l'action pour un bénéfice immédiat, « c'est bon », plutôt que par principe, « c'est bien ». Mais comme je suis, pour ma part, un père kantien, j'ai su expliquer à ma fille qu'elle doit venir à table quand je le lui demande, quel que soit le plat à manger, et que la prochaine fois d'ailleurs ce sera des brocolis, et qu'elle aura intérêt à venir rapidement !

La morale, dès l'origine

Agir par principe plutôt que par désir personnel est le fondement de toute morale. L'humanité n'a pas attendu Kant pour avancer dans cette voie. Les Dix Commandements de Moïse constituent certainement l'exemple religieux le plus remarquable pour introduire,

dans les rapports humains, des règles fixes, inviolables, sur lesquelles repose la vie en communauté. En Orient, la philosophie du *Karma Yoga* prêchée par Krishna dans la *Bhagavad-Gîtâ* vise à peu près au même but : une action morale, vertueuse, ne saurait être conditionnée par ses « fruits », c'est-à-dire les avantages matériels qui peuvent en découler. Toutefois, il faut bien admettre qu'il a régné, sur le sujet, une certaine confusion avant que le philosophe allemand ne donne une expression canonique à ce qui fonde l'acte moral : « Agis toujours de telle sorte que le principe de ton action puisse être érigé en loi universelle. » C'est ce que Kant a appelé l'*impératif catégorique*.

Une révolution en parfaite continuité

Dans l'ensemble, la morale a été, jusqu'à Kant, attachée à la pratique religieuse. Kant reconnaît lui-même que l'humanité balbutiante n'aurait pu s'éduquer avec de solides principes de morale sans le secours de la religion (1). Avec Kant et les philosophes des Lumières commence toutefois une nouvelle ère : la morale peut être fondée en raison, ce qui permettra progressivement à l'humanité de sortir de son état de « tutelle ».

Recevoir sa loi de l'extérieur, comme dans une religion, Kant appelle cela « l'hétéronomie », par opposition à l'autonomie de la volonté individuelle fondée sur la raison.

Un seul but : sortir l'homme de son état de tutelle

Mais qu'est-ce que la raison ? — Voilà la grande question existentielle sur laquelle Kant, plus qu'aucun autre philosophe, a apporté ses lumières. Kant a établi pour commencer une distinction essentielle : la raison n'est pas « l'entendement », cet organe de la connaissance qui use de catégories logiques, innées en nous, pour ordonner les informations des sens. La raison est quelque chose de plus : elle est en rapport avec nos finalités de vie. En langue française, pour le moins, la chose est assez claire : lorsque l'on demande à quelqu'un *pour quelle raison ?*, on veut connaître, non pas les moyens qu'il met en œuvre, mais les finalités qui le poussent à agir de telle ou telle façon.

La raison par elle-même ?

Kant a également mis en évidence l'incapacité de la raison de sortir de son propre cadre pour aborder des questions de sens tels l'origine du monde, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la possibilité du libre arbitre ou le fait que nous puissions comprendre conceptuellement le monde. Ainsi, Kant ne démontre pas ce qu'est la raison ; il le *constate*. Et, le constatant, il essaye de le caractériser. La raison devient ainsi, avec Kant, une « aspiration à l'universel ». C'est une sorte de désir supérieur, non égoïste, qui nous pousse à agir toujours dans le sens d'une plus grande harmonie, depuis notre point de vue particulier jusqu'à l'universel. Avec l'impératif catégorique, nous sommes invités, devant chacune de nos actions, à nous poser la question : « Et si les autres m'imitaient ? Et si la terre entière m'imitait ? Qu'est-ce qui en résulterait ? Une harmonie ou un chaos ? ». Si le résultat de mon action est harmonieux,

alors l'action m'est permise ; autrement, je dois m'abstenir.

Des catégories logiques innées en l'homme

Un être humain peut, en effet, évaluer les conséquences de ses actions grâce aux catégories logiques de son entendement. Kant s'est inspiré d'Aristote pour les définir. Il les a appelées « concepts purs de l'entendement ». Encore une fois, Kant ne les démontre pas ; il les identifie par une observation minutieuse. Ce sont les catégories de la quantité, de la qualité, de la relation et de la modalité. Parmi les catégories de la relation se trouve la fameuse catégorie logique de la « causalité ». L'homme est un être moral d'abord parce qu'il est capable de comprendre les mécanismes liant la cause et l'effet. Toutefois, il y a une seconde condition pour s'affirmer en tant qu'être moral : c'est d'être libre.

Pour être moral, il faut avoir le choix

Y aurait-il vraiment une moralité si l'homme pouvait comprendre les mécanismes liant la cause et l'effet, mais sans avoir la capacité d'agir d'une façon ou d'une autre ? Bien sûr que non. La morale suppose d'avoir le choix. Et c'est là que Kant réalise un formidable tour de passe-passe. Ou plutôt : qu'il met en lumière l'un des paradoxes les plus intimes de l'existence humaine. Parce que la liberté n'a rien de « logique » ... La logique veut que les mêmes causes aient les mêmes effets, et que les effets des causes à un instant deviennent les causes des effets à venir, etc. Nos catégories logiques sont fondamentalement déterministes et liberticides. Or nous avons besoin de penser la liberté dans une intention pratique.

La liberté ou rien !

Kant l'explique clairement dans sa *Critique de la raison pratique* : on ne peut démontrer la possibilité du libre arbitre, mais l'on doit, dans une intention pratique, *décréter* la liberté de l'homme pour fonder la morale.

Dès lors, en quoi consiste cette liberté ?

— Certainement pas à jouir sans entraves, car ce serait alors confondre la liberté raisonnable des hommes avec la liberté instinctive des bêtes. Non, il y a en nous une autre instance de décision que l'on nomme la raison, et cette raison nous engage à agir par principe selon des lois universelles. Une petite fille doit venir à table quand son père le lui demande et quoi qu'elle ait dans son assiette. En faisant ainsi, elle contribue à l'harmonie du monde — une harmonie où ses préférences culinaires, au final, comptent peu.

Catégorique, mais jusqu'où ?

Kant a poussé très loin son concept d'impératif catégorique, jusqu'à affirmer que l'on ne doit jamais mentir, même quand des assassins viennent toquer à votre porte pour savoir où se cache votre frère... Cela a donné lieu à de nombreux débats (2). Le mouvement des utilitaristes a consisté à prendre le contrepied de la déontologie kantienne en montrant l'absurdité des conséquences d'une moralité aussi rigoureuse. Qu'a répondu Kant à ces critiques ? — Qu'on ne doit jamais mentir. Jamais. Jamais. Jamais. En aucune circonstance. Et pourquoi ? — Parce qu'ainsi on contribue à l'inexorable éveil de la raison en l'homme.

Une moralité rigoureuse peut sembler parfois ridicule, elle n'en demeure pas moins symbolique, c'est-à-dire qu'elle favorise, au-delà de toute considération matérielle, l'avènement d'un monde plus juste et plus beau. Socrate emprisonné pouvait s'enfuir loin d'Athènes, mais il est resté et a bu la ciguë pour obéir aux lois de sa cité. Voilà le geste primordial de la philosophie. Voilà le fond même de la vertu. Kant nous l'a révélé, à l'aube des temps modernes, en des termes précis et lumineux.

- Marie, à table !
- Oui, papa, j'arrive !
- C'est bien ma fille.
- Qu'est-ce qu'on mange ?
- De la ciguë !
- Quoi ?
- Laisse tomber, j'ai fait des pâtes... ■

(1) Dans sa correspondance avec Jacobi, Kant écrit : « L'on peut bien accorder que si l'Évangile n'avait pas auparavant enseigné les lois morales universelles dans toute leur pureté, la raison ne les aurait pas encore si parfaitement reconnues, mais que, maintenant qu'elles sont là, on peut convaincre tout un chacun de leur justesse et de leur légitimité grâce à la seule raison. »

(2) Controverse avec Benjamin Constant, auquel Kant a répondu dans un article : *D'un prétendu droit de mentir par humanité*

© Nouvelle Acropole



Tous sous emprise ? La philosophie et l'école de la liberté

Sylvianne CARRIÉ

Formatrice en philosophie à Nouvelle Acropole

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

Avec la vague #MeToo (1), la question de l'emprise est au cœur des débats de société. Dénonçant les violences physiques et psychologiques, visant les femmes, elle s'est finalement emparée de toutes les formes de manipulation et d'abus de pouvoir, au point d'en faire une loi spécifique. Comment la philosophie peut-elle nous aider à déjouer la manipulation et ne pas sombrer dans l'emprise qui nous prive de notre liberté de pensée et d'action ?

Le film *Tanguy*, décrit avec humour la situation d'un fils, largement trentenaire, qui refuse de couper le cordon et parvient à jouer sur la culpabilité de ses parents pour continuer à squatter chez eux.

La difficulté est de distinguer ce qui relève de l'influence ou de la manipulation. Nous savons bien que nous vivons sous influence : de la lune, de la météo, des parents, des amis, des enseignants, des médias, de la publicité, etc.

La manipulation est une influence qui ne dit pas son nom. Dans le monde des affaires, on appelle trafic d'influence les pratiques commerciales trompeuses. Mais ne pourrait-on pas ranger sous le même label la démarche des influenceurs de tous poils (150 000 en France !) qui jouent sur la corde sensible de nos désirs, de nos peurs, de nos frustrations ou le matraquage idéologique de certains médias qui, sous couvert d'information, nous présentent des faits de manière tendancieuse ?

La liberté de choisir

Essayons de définir notre sujet. Comment se

manifeste l'influence ? L'influence donne des directions, que l'on peut suivre ou non, même si cette orientation exerce sur nous un pouvoir réel. Elle peut être bénéfique ou néfaste.

L'éducation n'est-elle pas foncièrement l'exercice d'une influence bénéfique pour « élever » un enfant (ou un adulte) ? C'est à dire l'amener à plus de confiance et d'ouverture, à respecter les limites, à devenir responsable. C'est le cas des parents avec leurs enfants, des mentors avec leurs élèves, des anciens avec des juniors, etc. Ils nous prodiguent des conseils, le plus souvent bienveillants, que l'on peut refuser, mais aussi que l'on se sent parfois obligé de suivre pour diverses raisons, comme les parents de Tanguy.

Dans le fond, il est probable que le choix libre soit très rare et que notre sentiment de liberté soit plus vraisemblablement mélangé à de multiples influences conscientes ou inconscientes.

La fabrique de l'emprise

L'emprise, du harcèlement moral à la destruction mentale, se distingue nettement de l'influence, en ce qu'elle n'a aucune intention bienveillante. Elle est une forme de manipulation extrême, qui annihile le discernement jusqu'à asservir la personne consentante dans sa capacité d'action. L'emprise figure désormais dans le Code pénal.

Comme l'expose Marie-France Hirigoyen, dans le cadre des violences conjugales « se suicider au lieu de rompre et partir, c'est un effet de l'emprise poussée à son paroxysme » (2). La figure emblématique de cette emprise conjugale est le pervers narcissique qui a pour seul mode de relation la prédation.

C'est l'époque qui favoriserait l'émergence des troubles narcissiques : en effet, « notre société capitaliste moderne tournée vers la réussite en fabrique à la chaîne » poursuit Marie-France Hirigoyen.

Dans de nombreux cas, on constate des phénomènes de recherche d'appropriation d'une personne, où la culpabilisation s'allie au dénigrement pour générer une soumission. Dans l'entreprise elle-même, « certains systèmes managériaux centrés sur la gestion et pas sur l'humain » (3) s'apparentent au désir de possession, de contrôle des comportements, des choix de vie se rapprochant du phénomène sectaire que l'on caractérise par l'emprise d'une personne sur un groupe.

La fragilité face au risque

Pourquoi sommes-nous des proies faciles pour les pervers et les manipulateurs ? Encore une fois l'époque est mise en cause.

Tout d'abord, c'est la mentalité d'assistantat qui est pointée du doigt. L'assistantat, l'ombre de la solidarité, est un processus qui, à la longue, fragilise celui qui en bénéficie.

Il prive l'individu de toute responsabilité et décision autonome dont il lui faudra pourtant assumer les conséquences. Passer de l'assistantat à la dépendance il n'y a qu'un pas, que les abus de pouvoir peuvent transformer en emprise.

L'assistantat va de pair avec la recherche du risque zéro. La peur qui exige toujours plus de garanties mène à la recherche factice de sécurité. Mais, à trop protéger, on prive l'autre de la liberté de vivre ses choix et, paradoxalement, cela engendre un plus grand danger : celui de créer des vulnérabilités internes qui attirent des situations douteuses ou toxiques.

Pas de bourreau sans victime

D'autres soulignent que le harcèlement systémique existe parce que certains l'acceptent voire l'érigent en forme d'identité, comme l'expose Pascal Bruckner, dans son dernier ouvrage *Je souffre donc je suis : Portrait de la victime en héros* (4).

Les philosophes n'ont pas manqué de se pencher sur ce mécanisme inquiétant. En son temps, La Boétie avait, sur le plan collectif, dénoncé le phénomène de la servitude volontaire qui permettait l'existence des tyrans. De son côté, Hegel explique, dans la dialectique du maître et de l'esclave, que les deux s'alimentent mutuellement et sont interchangeables. C'est-à-dire que la victime va à son tour devenir bourreau.

Possédé par son passé ?

Pour les psychologues, l'emprise prend racine dans une fragilité initiale. « On est sous l'emprise de ce qui a été endommagé par le passé. Ces séquelles créent un terrain propice à être colonisé ; on grandit fragile et vulnérable » (5). Ainsi l'individu insécurisé peut préférer subir la sujétion à la lutte pour son émancipation.

Cependant, comme le développe le philosophe Jean-Jacques Rousseau dans *l'Émile* (6), si des manques de soin ou des mauvais traitements dans l'enfance vont faire que certains se sentiront « possédés » par les circonstances, d'autres, au contraire, pourront accélérer le développement de nouveaux moyens et une mobilisation de l'intelligence.

De fait, il est des adultes qui, malgré des débuts de vie difficiles, ont pourtant construit une vie digne et responsable alors que d'autres, ayant vécu une jeunesse protégée, ont cédé aux sirènes de l'emprise, qu'il s'agisse de drogues ou d'idéologies hors sol. Tout n'est donc pas réductible au passé.

Pour aller encore plus loin, on peut se demander pourquoi certaines personnes, dans les pires conditions, comme les camps d'extermination, ne perdent pas leur humanité et parviennent à dépasser les circonstances comme en témoigne l'exemple lumineux de Etty Hillesum (7). La force morale qui permet de gagner en autonomie et de s'affranchir des dépendances est-elle un don des fées ? Ou peut-elle se cultiver ?

La solitude amie ou ennemie

Selon le sociologue François Chateauraynaud, « pour que la victime ne bascule pas dans le ressentiment, il lui faut des alliés. [...] Il faut aussi apprendre à se connaître dans cette capacité de délibération solitaire. » (8)

En premier lieu, il s'agit donc de ne pas s'isoler dans une autonomie factice (« je gère », « je vais m'en sortir seul »), synonyme d'enfermement intérieur.

Les philosophes nous ont prodigué force conseils de choisir un entourage stimulant et bienveillant à la fois, des amis et des maîtres qui nous aident à voir, à comprendre, pour orienter nos choix comme peuvent le faire par exemple un bon parent, un bon professeur.

Les critères de choix de ces amis et de ces maîtres ? Non pas les discours consensuels ou démagogiques, mais l'exemple de leur vie et leurs réalisations et ce qu'ils éveillent en nous. On les reconnaît à ce qu'ils nous élèvent et nous font grandir.

Mais c'est aussi une liberté intérieure qu'il nous faut développer dans un face-à-face avec nous-mêmes.

La philosophie pratique, une école de liberté

Depuis l'Antiquité la philosophie appliquée, c'est-à-dire comprise comme mode de vie et pas simple spéculation, a pour objet de conduire l'individu vers l'autonomie. C'est l'aspiration à un idéal de valeurs morales et spirituelles, conjuguée à la pratique des exercices spirituels qui vont, petit à petit, rendre l'individu indépendant des circonstances pour parvenir à suivre le chemin de vie qu'il s'est choisi.

Par une discipline quotidienne de la pensée et des actions, il parviendra à fortifier son jugement et à mieux contrôler ses affects. La pratique du dépassement de soi et la confrontation aux événements, en assumant une part d'aventure et de risque, transformera la fragilité en force, la vulnérabilité en confiance en soi, et développera la véritable autonomie que les philosophes appelleront liberté intérieure.

Seul l'éveil de cette liberté intérieure et d'une juste affirmation de soi peut efficacement prémunir des déviations de comportement et devenir le fondement de relations humaines authentiques, indispensables à l'épanouissement individuel et collectif.

L'éducation philosophique n'est pas une nostalgie romantique. C'est une sérieuse option dans un environnement porteur d'innombrables menaces et qui semble avoir oublié les préceptes immémoriaux de ce qui fonde l'immunité psychologique et morale de l'homme. ■

(1) Mouvement social encourageant la prise de paroles de femmes concernant les agressions sexuelles, créé en 2006 par Tarana Burke, travailleuse sociale d'origine de Harlem (New York). Il s'est développé dans le monde entier

(2) Article de Marie-France Hirigoyen, psychiatre, *Sortir de l'emprise*, paru dans le *Nouvel Obs* du 9/03/2023

(3) Anne-Laure Buffet, psychologue, citée dans l'article du *Nouvel Obs*

(4) Pascal Bruckner, *Je souffre donc je suis, Portrait de la victime en héros*, Éditions Grasset, 2024

(5) Article, *Il n'y a pas de victime sans bourreau : Anne Parillaud, actrice*, propos recueillis par Nolwenn le Blevennec et Alice Ferber, in l'Obs du 01/06/2023

(6) *L'Emile, ou De l'éducation*, traité du philosophe Jean Jacques Rousseau (1762)

(7) Etty Hillesum, morte en 1943 au camp de

concentration d'Auschwitz, est une jeune femme juive et une mystique connue pour avoir, pendant la Seconde Guerre mondiale, tenu son journal intime

Lire article dans revue Acropolis, *Etty Hillesum, résister face à l'inacceptable*

<https://revue-acropolis.com/etty-hillesum-resister-face-a-linacceptable/>

Vidéo sur YouTube :

<https://www.youtube.com/watchv=OvHinea8lYc&t=913s>

Podcast :

<https://www.buzzsprout.com/293021/14871386-etty-hillesum-une-resistance-spirituelle>

(8) Article, *Il n'y a pas de victime sans bourreau : François Chateauraynaud, sociologue*; propos recueillis par Nolwenn le Blevennec et Alice Ferber, in l'Obs du 01/06/2023

© Nouvelle Acropole



Qui ne rêve d'immortalité ?

Délia STEINBERG GUZMAN
Ancienne Présidente de la O.I.N.A
(Organisation Internationale
de Nouvelle Acropole)

Tous nous rêvons d'immortalité, comme si nous savions, d'instinct, que rien de moins ne peut nous satisfaire. Mais nous la confondons avec une vie sans fin qui ne saurait être qu'une source de nouvelles souffrances. C'est ailleurs que l'éternité nous invite et nous attend.

Entre nous, qui n'a pas peur de la mort ? Les personnes les plus cultivées, les plus spirituelles et les plus croyantes, celles qui pratiquent la philosophie et cherchent les clés ésotériques des lois de la vie, ces personnes elles-mêmes éprouvent un respect mêlé de crainte devant la mort, devant cette fin de cycle qui implique pour le moins un changement important, une autre étape, ignorée ou oubliée de notre conscience immergée dans les expériences que lui procure le corps.

Si cela était en notre pouvoir, nous éviterions la mort et l'échangerions avec empressement contre une vie éternelle dotée de toutes les caractéristiques indispensables pour qu'elle vaille la peine d'être vécue. Si nous pouvions vivre éternellement (pour toujours incarnés dans un corps), nous éliminerions évidemment la vieillesse. À quoi bon vivre s'il faut supporter les infirmités et la perte des facultés que l'âge nous impose ? Nous éliminerions les maladies, les chagrins, les déceptions, les guerres et les crimes, le découragement, l'infidélité, le mensonge... tant de choses... En un mot, nous éliminerions la douleur qui nous rend malheureux et nous rechercherions une vie sans fin où les plaisirs et les satisfactions

de toutes sortes seraient également sans fin, chacun selon sa nature.

Mort et vie éternelle, des questions atemporelles

Cette peur de la mort et ce désir avide d'une vie éternelle sont une affaire très ancienne. À l'aube des civilisations que reconnaît notre histoire chronologique, chez les Sumériens qui vécurent sur la côte du golfe persique, aujourd'hui si détériorée, existait un héros mythique — mythique ? — nommé Gilgamesh. Il devint un héros précisément parce qu'il dépassa le stade humain en triomphant de la mort. Gilgamesh obtint des dieux qu'ils lui accordent l'immortalité.

Dans son euphorie, peut-être ou parce que les lois ne permirent pas qu'il en soit autrement, il n'en vint pas à demander aux dieux que la vie éternelle s'accompagne d'une éternelle félicité. Dès lors commença pour Gilgamesh — et nous ne savons pas s'il est terminé — un long pèlerinage à travers le temps qui lui valut les plus incroyables souffrances : il vit mourir les êtres qui lui étaient chers, détruire des villes et des civilisations, disparaître tout ce qu'il aimait, alors que lui-même demeurait inchangé, la conscience lourde de tant d'expériences impossibles à oublier.

J'imagine qu'au bout de peu d'années Gilgamesh aura désiré mourir pour se reposer, pour ne plus penser pendant un temps, pour jouir de ce long sommeil réparateur qui permet d'ordonner les expériences, pour échapper à la souffrance de sa solitude, pour accompagner les êtres et les choses qu'il chérissait particulièrement.

Je suppose qu'en chacun de nous sommeille un Gilgamesh : un être anxieux de vivre sans que plane au-dessus de lui l'ombre effrayante de la mort, un être qui a l'intuition de l'éternité, mais qui ne peut l'imaginer autrement que liée à l'existence physique. En chacun de nous aussi, habite cette angoisse qui caractérise le Gilgamesh éternel, gêné par la vie plutôt que par la peur de la mort.

La peur de perdre

Quotidiennement, j'envisage les avantages qu'il y a à vivre sans fin dans la mesure où cela permet de continuer à agir et à réaliser des rêves. Mais, quotidiennement, la vie « m'enlève » quelque chose de cher et je me demande jusqu'à quel point il serait supportable de s'apercevoir que, peu à peu, nous restons orphelins de tout ce qui représente un modèle, un archétype, un plaisir artistique, une satisfaction morale. Qui d'entre nous n'a pas un personnage de prédilection, un penseur, un artiste, un poète, un maître qu'il ne voudrait perdre pour rien au monde ? Et cependant, ils nous quittent... aujourd'hui l'un, demain l'autre... ils s'éloignent de ce théâtre d'événements et s'en vont à travers les régions inconnues de l'au-delà.

Pour moi dont le bonheur, durant tant d'années, a tenu au clavier noir et blanc d'un piano, je souffre de voir tous les musiciens qui s'en vont... sans m'en demander la permission, sans même m'avertir ! Je souffre de penser qu'il n'y aura plus ni disques, ni cassettes, ni instruments par l'intermédiaire desquels ils continuent à exercer leur art. Je souffre de savoir que ces danseuses bien aimées lancent tout à coup leurs pas agiles

bien au-delà de ce que mes yeux peuvent percevoir. Et je me sens seule, bien qu'il y en ait de nouveaux, meilleurs encore.

Vivre éternellement

Aussi je comprends Gilgamesh. Non, il n'est pas bon de vivre éternellement, ici-bas du moins et dans ces circonstances. Il est bon de vivre éternellement si nous savons nous emplir d'idées qui perdurent sans pâtir des atteintes du temps, si nous pouvons hausser jusqu'à cette éternité ce que nous aimons le plus : un paysage immuable, une musique qui retentit sans qu'il soit besoin de câbles ni d'appareils, des êtres humains avec lesquels partager les choses importantes et, alors oui, vivre d'idées et de sentiments déliés de toute autre nécessité, de toute autre douleur physique qui amoindrisse le plaisir spirituel.

Il est probable que les mythes ne sont pas aussi fictifs et irréels qu'on nous l'enseigne communément. Il est probable que les mythes recèlent des trésors insoupçonnés de sagesse si nous nous donnons la peine d'en extraire la signification profonde. Il est probable que, tous, nous participons du mythe et que chacun de nous le vit à sa mesure et à sa façon. Il est probable qu'en chacun de nous sommeille un héros qui attend de surmonter ses épreuves finales, une fois goûtée la douleur, une fois ressentie la jouissance que procure la compréhension des lois vitales, mort et vie, faces indissociables d'une même monnaie.

Entre nous, autant que nous nous y efforçons, nous ne pourrions pas faire mieux : celui qui a conçu le monde et ses événements en savait bien plus que nous et connaissait parfaitement le pourquoi de chacune des situations auxquelles nous devons nous confronter pour croître. Quel malheur d'être éternels comme Gilgamesh pour regretter ensuite la mort !

Quel malheur d'être éternel et de ne pas s'en rendre compte ! ■

© Nouvelle Acropole

L'humanité a-t-elle failli disparaître, il y a 900 000 ans ?

Dominique DUQUET

Formateur en philosophie à nouvelle Acropole



Dans une étude controversée, les scientifiques assurent que les ancêtres de l'homme moderne seraient passés tout près de l'extinction, il y a 900 000 ans. Leurs résultats, publiés par la revue Science (1), entrent en résonance avec de très anciennes traditions.

Comment l'équipe de recherche est-elle parvenue à ce résultat ?

Difficile d'imaginer, alors que nous sommes plus de huit milliards à évoluer sur Terre, qu'il fut un temps où nous étions une espèce menacée. Mais, en remontant le fil de l'évolution, par une étude du génome de 3154 individus modernes, un groupe de chercheurs chinois et italiens ont mis en lumière une époque où les ancêtres des différentes branches de l'évolution humaine ont subi une perte démographique de ... 98,7 %. De 100 000 individus, la population aurait en effet diminué pour atteindre une masse critique d'environ 1280 individus en âge de se reproduire.

Yi-Hsuan Pan, spécialiste en biologie moléculaire de l'évolution à l'Université Normale de la Chine de l'Est, et co-auteur de l'étude, explique « en regardant l'ADN des humains modernes, nous pouvons reconstituer l'histoire de notre passé en utilisant diverses astuces mathématiques ». Par un processus de coalescence (2), il est possible de contourner la difficulté d'un manque d'archives et de retracer les historiques de populations.

Un goulot d'étranglement

Yi-Hsuan Pan explique que les équipes sont parvenues à identifier ce qu'elle qualifie d'ancien « goulot d'étranglement » à partir de l'étude génomique de cinquante-deux populations humaines modernes. « Nous avons établi plusieurs modèles pour valider l'existence de ce goulot d'étranglement et déterminer que la dispersion depuis l'Afrique pouvait influencer son identification ».

Nick Ashton, archéologue au British Museum de Londres, a corédigé une étude connexe, qui interroge le chiffre étonnamment bas du nombre d'individus hominidés qui auraient survécu sur une longue période, aux côtés du Professeur Chris Stringer, paléontologue britannique. Il précise que les généticiens de la présente étude ont étudié les « variations génétiques dans les populations modernes, en utilisant des taux de mutation définis pour remonter dans le temps et estimer la taille de la population dans le passé ».

Quelques doutes sur la méthode ?

Devant le décompte extrêmement précis pour une population qui a vécu il y a aussi longtemps, Cécile Bon (3), paléogénéticienne au Musée national d'Histoire naturelle apporte toutefois quelques nuances quant aux limites de cette approche.

En effet, la taille de la « population efficace » ne correspond pas au nombre de personnes qui vivaient à ce moment-là ». « Ce n'est pas une vraie taille de population, mais la taille qu'aurait une population théorique ayant la même diversité génétique — population théorique, car le modèle suppose que, dans cette population, on n'ait des enfants qu'avec des personnes de sa génération, que tous les couples aient le même nombre d'enfants, qu'on choisisse son conjoint au hasard, qu'il n'y ait pas de sélection naturelle, ni migration, ni métissage, etc. »

Un autre point de discussion est la date précise donnée par le modèle. La biologiste poursuit : « En effet, les méthodes fournissent un nombre de générations, mais pas de date. Pour accéder à cette donnée, il faut multiplier par le temps de génération, soit l'âge moyen des parents au moment de la naissance. Or il est probable qu'il ait changé au cours du temps et qu'extrapoler sur les temps de génération actuels ne soit qu'un pis-aller ».

Enfin, cette étude ne parle pas du tout de ce qui s'est passé chez les humains qui n'ont pas donné naissance aux populations humaines actuelles.

D'autres voix dans la communauté des généticiens se sont également élevées comme par exemple Stephan Schiffels, spécialiste de la génétique des populations à l'Institut allemand d'anthropologie évolutionnaire Max-Planck, reprochant aux chercheurs de ne pas avoir tenu compte des incertitudes statistiques en la matière. Selon lui, il n'est pas possible d'utiliser l'analyse génomique des humains modernes pour

arriver à un chiffre aussi précis que 1280 individus ayant vécu il y a si longtemps.

Un phénomène sévère de réduction démographique

Toutefois, la possibilité d'un goulot d'étranglement dans l'évolution de la population en question, c'est-à-dire un phénomène de réduction sévère du nombre d'humains n'est pas remis en cause. Ce déclin de nos ancêtres semble s'être produit assez brusquement. Une ère glaciaire particulièrement rude, sèche et longue, s'étendant sur une période d'environ 80 000 ans est, selon les chercheurs, la raison principale qui pourrait expliquer un tel déclin de population sur une période aussi longue.

Que s'est-il passé il y a 900 000 ans ?

De nombreuses questions restent aujourd'hui sans réponse et il reste difficile d'établir ce qu'il s'est réellement passé il y a environ 900 000 ans.

Très curieusement, cette date fait écho à d'anciennes traditions orientales rapportées par la théosophe Hélène Petrovna Blavatsky dans son ouvrage monumental, *La doctrine secrète* (4).

Elle parle de récits du déluge, en lien avec le mythe de l'Atlantide, qui aurait été provoqué par un tsunami planétaire géant, il y a environ 850 000 ans. Et qui s'en serait suivi d'une quasi-extinction de l'humanité. Cette coïncidence troublante n'est pas l'unique dans l'œuvre de la philosophe.

Solidarité humaine

Quoiqu'il en soit, la découverte d'un « goulot d'étranglement humain ancien » montre que nous avons tous les mêmes racines. Yi-Hsuan Pan souligne ainsi que « nos ancêtres ont failli disparaître et ont dû travailler ensemble pour survivre. Cela nous rappelle qu'aujourd'hui, nous devrions nous unir à l'échelle mondiale, en particulier lorsque nous abordons des questions environnementales.

Notre histoire met l'accent sur la nécessité d'un travail d'équipe pour faire face à un avenir incertain ». ■

(1) Revue *Science* parue en août 2023

(2) Phénomène par lequel deux substances identiques, mais dispersées, ont tendance à se réunir. Dans le cas de l'humanité, la coalescence s'intéresse à la généalogie d'un échantillon de gènes en remontant jusqu'à l'ancêtre commun de cet échantillon. Elle permet de reconstituer la diversité génétique des populations dans lesquelles vivaient les ancêtres des humains actuels et donc d'avoir une estimation de la taille de « population efficace ». (livre Volume 3 de la *Doctrine secrète, L'Anthropogénèse*)

(3) Entretien de Céline BON réalisé en septembre 2023, <https://www.mnhn.fr/fr/actualites/l-espece-humaine-a-t-elle-frole-l-extinction-il-y-a-900-000-ans>

(4) Hélène Petrovna Blavatsky, *Doctrine Secrète* œuvre en six volumes, Éditions Adyar, 1888

Lire sur Internet

<https://www.rts.ch/info/sciences-tech/14316263-lhumanite-a-failli-disparaitre-affirme-une-etude-mais-des-scientifiques-ont-de-serieux-doutes.html#>

<https://www.france24.com/fr/éco-tech/20230901-l-humanité-a-t-elle-failli-disparaître-il-y-a-900-000-ans>

<https://www.nationalgeographic.fr/sciences/decouverte-anthropologie-il-y-a-900-000-ans-humanite-a-frole-extinction>

<https://www.geo.fr/histoire/1280-individus-seulement-humanite-a-failli-disparaitre-il-y-a-pres-un-million-annees-etude-science-genetique-denisoviens-neandertaliens-216438>

<https://www.science-et-vie.com/science-et-culture/il-y-a-entre-800-000-et-900-000-ans-lhumanite-a-bien-failli-disparaitre-de-la-surface-de-la-terre-112789.html>

© Nouvelle Acropole

Êtes-vous « mélioriste » ?

Jean-Pierre LOUIS



Notre époque aime d'autant plus inventer de nouveaux mots que la richesse du vocabulaire usuel s'est réduite de façon impressionnante. Les tenants de la « Nov'langue » ont donc créé un nouveau concept : celui de « mélioriste ».

Le mélioriste est une personne qui pense que sa vie consiste à s'améliorer, à devenir meilleur. Ah !

Apparemment, ce ne serait le fait que d'une minorité, ce qui justifierait de trouver un qualificatif nouveau pour la placer dans une boîte : les mélioristes.

Mais n'est-ce pas le propre de tout être humain ? Chaque être humain ne tend-il pas naturellement à devenir meilleur, tout au moins à chercher à le devenir ? C'est en tout cas ce que la philosophie atemporelle explique depuis des millénaires sous tous les continents.

Tout être tendrait à devenir meilleur, y compris ceux qui font le mal, car dans leur vision décalée, il y a toujours une recherche d'un « meilleur » à leurs yeux, même s'il doit nuire à l'autre. C'est ainsi que l'on voit aujourd'hui, par exemple, de multiples assassinats qui sont faits par des gens qui, paradoxalement, veulent quelque chose de « meilleur » à leurs yeux.

Notre évolution est-elle achevée ?

Dans la logique de cette nouvelle appellation, il y a un non-dit : l'être humain « normal », l'homme basique, l'homme « standard » ne peut ni ne veut s'améliorer. Ce postulat vient d'une base idéologique récente dans l'histoire

de l'humanité selon laquelle l'homme ne peut plus évoluer à partir de l'âge adulte, et va même en régressant dans la vieillesse.

Cette vision matérialiste est contraire aux grandes philosophies du monde, essentiellement spiritualistes, qui affirment que l'évolution de l'être humain n'est pas achevée, et en opposition aux découvertes sur la biologie de notre planète, qui montrent un chemin d'évolution continu de la vie.

De plus, dans la vision matérialiste, l'homme est un « animal » doué de la raison. Mais avant tout un animal. Il ne cherche donc que le confort, la survie, la facilité. Aucune profondeur et amélioration n'est au programme.

Cela fait voir l'individu comme un être que l'on ne peut améliorer que par la technologie. Ainsi, l'homme « augmenté » ne peut le devenir qu'accessoirisé par l'Intelligence Artificielle (IA) ou toute forme de numérique, mais pas par sa réflexion, le travail sur lui-même, la conscience de ce qui le relie au monde et aux autres, en un mot, le développement de sa dimension proprement humaine, tel que préconisé par les grandes philosophies millénaires.

Alors, serez-vous « mélioriste » ou philosophe ? ■

© Nouvelle Acropole



Les exercices spirituels philosophiques

#10 L'élévation de la conscience

Isabelle OHMANN
Rédactrice en chef de la revue Acropolis

« Prendre son vol chaque jour ! Au moins un moment qui peut être bref, pourvu qu'il soit intense. »
Georges Friedmann, *La Puissance et la Sagesse*

Tous les maux de la terre ne viendraient-ils pas du fait d'avoir sans cesse le nez dans le guidon ou de ne pas voir plus loin que le bout de son nez ? Vivre sans recul, c'est un progrès pour un canon, mais pas pour un cerveau !

Nous aider à prendre de la hauteur, voilà exactement ce que l'on attend de la philosophie.

Car nous savons que la perspective permet de contextualiser ce que nous vivons et au final le relativiser.

Pour cela les philosophes nous invitent à nous élever.

Comme le dit Marc Aurèle : « Suppose que, subitement élevé dans les airs, de là-haut tu contemples les choses humaines et leur mobilité, comme tu les mépriserais en voyant en même temps l'immense étendue où demeurent les habitants de l'air et des régions éthérées ! ».

Le pouvoir de l'immensité

Aujourd'hui il nous est beaucoup plus facile qu'au temps des Romains d'imaginer le large espace et notre voyage dans les contrées intersidérales pour contempler la Terre de là-haut.

Nous pouvons ainsi visualiser de haut nos habitats, nos villes, nos régions, les océans, les continents, et ainsi balayer du regard un monde de plus en plus large.

Alors les choses perdent petit à petit de leur importance. Avec un peu d'imagination, elles finissent même par n'être que de minuscules points insignifiants comparés à la vastitude de l'univers.

Cette confrontation à l'immensité nous renvoie également à nous-mêmes, à la petitesse de notre être et de notre existence.

Marc Aurèle, qui était à son époque, le maître incontesté de l'Empire romain, symbole de pouvoir, puissance et gloire par excellence, se disait à lui-même que tout empereur de Rome qu'il était, sa réalité ne dépassait pas celle d'un grain de sable dans l'univers.

En comprenant et en acceptant, que ce qu'il vit participe d'un ordre universel qui le dépasse et dans lequel il s'inclut, le philosophe peut alors maîtriser son imagination pour quitter la fantaisie et les passions qui perturbent son âme.

S'élever au quotidien

C'est ainsi que chaque jour nous pouvons consacrer un moment pour nous élever spirituellement au-dessus des préoccupations matérielles et nous concentrer sur des aspirations plus élevées.

Prenons donc un moment chaque jour pour nous élever mentalement au-dessus de notre vie quotidienne et considérer le monde dans son ensemble. Contemplons les montagnes, les océans, les forêts et les étoiles, et essayons de vous voir comme une petite partie de l'univers. ■

© Nouvelle Acropole



Symbolisme du désert

M.A. Carrillo de ALBORNOZ
Nouvelle Acropole Espagne

Lieu de punition, lieu de transformation ou d'épreuves, le désert est présent dans de nombreuses traditions.

Il y a deux manières d'interpréter le symbolisme du désert : la première est de le considérer comme un symbole de l'indifférenciation primitive qui contient potentiellement toutes les formes de manifestation, et la seconde est de considérer l'énorme étendue de sa surface sèche et stérile — une terre apparemment aride et inhospitalière —, mais sous laquelle on peut trouver de vrais trésors si l'on fait l'effort de les chercher.

D'un lieu de punition...

Le désert est pour de nombreux auteurs l'antithèse du paradis, le lieu où Adam et Eve furent jetés après leur expulsion de l'Eden, en punition de leur désobéissance. C'est un lieu de pénitence désolé et inclément, qui signifie pour l'homme un monde solitaire et éloigné de Dieu, dans lequel il doit subir toutes les tentations et surmonter les plus dures épreuves pour découvrir le trésor de son propre être.

... à un lieu de l'uniformité primitive et indifférenciée...

Sankarâchârya (1) utilise le symbolisme du désert dans le premier sens, pour signifier l'uniformité primitive et indifférenciée, en dehors de laquelle rien n'existe que de manière illusoire, à la manière d'un mirage. Et pour maître Eckhart le désert, dans lequel seul Dieu règne, est l'indifférenciation retrouvée par l'expérience spirituelle, identique à la mer du symbolisme bouddhique. Pour Angelus Silesius (2), la divinité est dans le désert, et il dit même « je dois monter encore plus haut, au désert, pour trouver Dieu », c'est-à-dire qu'il faut aller jusqu'à l'indistinction du commencement, à l'Un indivisible pour découvrir et reconnaître l'illusion de la multiplicité.

... en passant par un lieu d'épreuves

Bien que cela semble un paradoxe, nous pourrions dire que le symbole du désert est l'un des plus fertiles de la Bible.

C'est pour cela qu'il devient un symbole de la terre maudite par Dieu après le péché de nos premiers parents, mais il nous parle aussi d'un lieu de pénitence et de purification, où les moines chrétiens se retirent volontairement en ermites pour expier leurs fautes. Du point de vue biblique, le désert est l'équivalent des « épreuves », et il est synonyme de discipline, de processus évolutif. Jésus fut conduit par le Saint-Esprit dans le désert et, après une période de jeûne de quarante jours et quarante nuits, il dut subir les épreuves des trois tentations de Satan et les vaincre avant de commencer sa vie publique dans laquelle il manifesta son message au monde.

Un autre des personnages historiques qui fut éprouvé dans le désert fut Moïse. Le grand chef de l'Ancien Testament apprit dans le désert toute la sagesse qu'il n'avait pu obtenir dans les grandes écoles d'Égypte, dans les Maisons de Vie où il fut éduqué. C'est dans le sable chaud et inconfortable du désert que Dieu fit fondre la rudesse de son caractère pour pouvoir ensuite lui confier la direction du peuple élu.

Charles Swindoll l'a déjà dit : « Rien de tel que le désert pour découvrir qui nous sommes

vraiment. Lorsque tu te dépoilles de tous les ornements, que tu enlèves les masques et te débarrasses de tous les déguisements, tu commences à voir une identité que tu ne connaissais pas jusqu'alors et qui est la tienne propre. »

Accueillons le désert ! C'est l'école qu'utilise le destin pour nous éprouver. Ne nous affligeons pas ou ne perdons pas notre joie intérieure lorsque nous traversons le désert confus des épreuves. Soyons-en reconnaissants et profitons-en plutôt pour brûler toutes les scories que nous avons accumulées. Les fournaies ardentes du désert ne brûleront que ces scories, mais l'or de l'âme deviendra plus pur. ■

(1) Sankarâchârya est tout d'abord un des noms attribués à Adi Shankara, un des plus célèbres maîtres spirituels de l'Hindouisme et grand philosophe de Advaita Vedanta (non-dualité)

(2) Poète, médecin, théologien, prêtre franciscain et mystique allemand (1624-1677), surnommé le « Prophète de l'ineffable ». Auteur d'épigrammes (pièce de poésie offrant une pensée ingénieuse ou délicate) profondément religieuses et mystiques

<https://biblioteca.acropolis.org/simbolismo-de-el-desierto/>

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 - 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse - 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA - 2024 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale

des textes contenus dans cette revue,

doit mentionner le nom de l'auteur,

la source, et l'adresse du site :

<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à : secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Unsplash.com - © Adobe Stock.com